

362. Londres, Vendredi 8 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Santé \(enfant Benckendorff\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document a pour réponse :

[365. Paris, Mercredi 6 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) □

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-05-08

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Alexandre continue à aller mieux, c'est-à-dire qu'il va bien. J'ai encore votre inquiétude sur le cœur. J'aurais voulu le voir pour vous dire que je l'avais vu.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 418/114-115

Information générales

LangueFrançais

Cote997, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

362. Londres, Vendredi 6 mai 1840

18 heures

Alexandre continue à aller mieux, c'est-à-dire qu'il va bien. J'ai encore votre inquiétude, sur le cœur. J'aurais voulu le voir, pour vous dire que je l'avais vu. Je n'ai pas cru devoir insister. Les accidens m'entourent. Hier, un de mes attachés que j'ai amené, le jeune Banville a fait une chute de cheval à Turnham-Green. On a cru d'abord que c'était grave. Il était sans connaissance. On l'a saigné deux fois. J'ai été averti en m'éveillant et je suis allé sur le champ le voir et le chercher dans la mauvaise auberge, où il était. Il est bien. Je l'ai ramené. Ce ne sera qu'un accident. Je vais écrire à sa mère. Ce sont des Normands de mon voisinage. Je ne sais pourquoi la poste arrive si tard aujourd'hui. Je n'ai encore rien. J'ai diné hier à Holland house, avec Lord Melbourne, Lord Lansdowne et Lord Normanby. De là chez Lady Willoughby. On me presse de toutes parts de prendre des engagements de châteaux pour août et septembre. Je n'en prends aucun. Je veux garder ma liberté. Ellice a été content de votre santé, de votre apparence. Il dit que vous courez beaucoup et sans trop de fatigue. Il m'a même parlé de je ne sais quel projet de spectacle où vous deviez aller avec Lady Granville et lui, voir je ne sais quelles premières années de Richelieu et Mlle Déjazet. Je n'ai pas cru cela. Je ne me figure pas vous vous amusant du mauvais goût, même gai.

J'ai trouvé Ellice assez préoccupé de l'état des affaires à Paris et sans grande confiance, pour le Cabinet. Vous a-t-il tenu le même langage?

2 heures

Voilà le 365. Je suis convaincu que votre impression, sur le Roi est la vraie. Il échappe à la pénétration de vos diplomates. Il a des premiers mouvements très irréfléchis et des profondeurs, incommensurables qui les trompent également.

Ma réponse à vos copies vous sera arrivée trop tard à cause du retard d'Ellice. J'ai relu. Je me répète. C'est bien puérile ou bien maladroit. Je devrais dire et, non pas ou.

Que j'ai à vous dire sur les choses et sur les personnes! Quand vous le dirai-je? Lord Burlington, ne reste pas à Stafford-House. Il est reparti pour la campagne. Je ne vous réparle plus de Blackheath, ni de Norwood. La seule concession qu'il faille faire aux sots, c'est de ne rien faire que bien publiquement à leur barbe ; n'est-ce pas ? Vous devriez bien être déjà ici et m'indiquer quelque chose à envoyer à mes enfants. M. Lenormant part après demain. Je sais pour Guillaume.

Je lui enverrai une toque écossaise, vrai highlander, le bigarrage et la plume. Mais pour mes filles, je cherche sans succès. On donne trop aux enfants; ils ont de tout avant d'en jouir. Pourtant les miens ne sont point blasés, je vous en réponds ; le plus petit et le plus beau présent leur font le même plaisir et un plaisir très vif.

Mon dîner whig sera bien complet. Tout le monde accepte, même Lord Melbourne

qui dîne peu en ville, et ne dînait à peu près jamais à Hertford-House. Puisque vous ne m'avez rien dit du dîner du 1er mai, c'est que rien ne vous est revenu, ni sur le cuisinier, ni sur le service.

On me répète que M. de Metternich a un dépit énorme de notre médiation à Naples. Est-ce pour quelque chose dans l'humeur d'Appony ? Je suis fort aise que cette médiation réussisse. Ce sont mes premières armes.

Les Ministres me paraissent ici assez préoccupés du bill de Lord Stanley et de leur budget. Ils ne finiront leur session que fort tard. La mort de ce pauvre Lord William Russel, leur fait perdre huit jours. On dit que Lord John est frappé du malheur des siens. C'est un excellent homme. Il vit beaucoup avec ses enfants et les élève en partie lui-même.

Adieu. La chaleur a cessé, mais la pluie n'est pas venue. Adieu Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 362. Londres, Vendredi 8 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 01/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/339>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 6 mai 1840

Heure 11 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024
